

**Voyage organisé
par Mémoire Vive
Du 30 juin au 3 juillet 2017
à AUSCHWITZ-BIRKENAU
Lecture de témoignages**



Premier jour: Auschwitz 1

Dans la cour des blocks 10 et 11

Témoignage de Génia Oboeuf , (matricule 42576) déportée dans un convoi de juifs en 1943

Elle a été en contact, au camp avec un 45000, Aimé Oboeuf qui lui a appris la mort de son frère. Ils se sont retrouvés et mariés au retour



Génia Oboeuf

Texte lu par Emmanuelle Allaire et Solveig Hennebert

Lorsque nous sommes arrivées à AUSCHWITZ, à la descente du train, il y avait un médecin qui se trouvait là et qui a dit qu'il avait besoin de 100 jeunes femmes. J'avais alors 19 ans, ma Mère 36. Nous avons été triées, le médecin Mengele était là, il a demandé notre âge, a regardé les plus jeunes et les 100 premières, nous avons été mises de côté et avons été conduites à pied dès la descente du train jusqu'au Block 10, à côté du Block 11.



Emmanuelle Allaire et Solveig Hennebert

Avant d'arriver au Block, on nous a emmenées à la douche: on s'est déshabillées complètement, on a quitté les alliances, les bijoux, absolument tout! On nous a rasées avec une tondeuse... Les réactions ont été curieuses: j'avais de longs cheveux noirs très frisés et quand ma Mère m'a vue tondue, elle a sangloté et mes copines qui étaient avec moi dans le wagon se sont mises à rire. Etant jeunes, on ne se rendait même pas compte du tragique de la situation! Et en voyant pleurer ma Mère, je lui disais que mes cheveux allaient repousser; ça me semblait tout à fait insignifiant!

On nous a fait rentrer directement dans ce Block 10: le Block était complètement obturé aux fenêtres par des planches et là, on nous a donné à

chacune un chalis et nous avons attendu; il y avait déjà quelques femmes avant nous c'était des Slovaques: c'étaient les premières arrivées au Camp d'AUSCHWITZ, elles avaient les numéros 1, 2, 3, 4 et 5.

Quand nous sommes rentrées dans le Block, chaque médecin est venu prendre sa quantité de Femmes dont il avait besoin pour ses expériences. Alors nous avons passé une première visite gynécologique. Il y avait plusieurs professeurs, ils prenaient chacun les Femmes bien distinctes, on savait qu'une telle était cobaye du professeur Schumann, une du professeur Globerg...

Ma Mère et d'autres Femmes se sont absolument opposées à ce qu'on les examine et qu'on leur fasse quoi que ce soit: ma Mère a dit: « Je peux mourir mais je ne veux pas qu'on me touche » - Je lui ai dit: « tu vois bien c'est une question de résistance, Stalingrad a déjà eu lieu, il va y avoir un tournant, il faut essayer de résister - Elle m'a répondu non, je ne veux pas ». Et il y a eu une cinquantaine de Femmes dans mon transport qui avaient été triées et qui n'ont pas voulu. Du jour au lendemain, on les a menées à pied jusqu'à BIRKENAU et là, à BIRKENAU, on les a directement envoyées au Block 25. On a su après qu'elles avaient été gazées deux ou trois jours après

Dans ce Block 10, il y avait un renouvellement continu de cobayes selon les transports, selon les arrivées, selon les besoins des médecins.

Ces expériences portaient sur la stérélisation. Le professeur Schumann, faisait des expériences sur une stérilisation par émission de rayons: il nous a donc emmenées dans une baraque à BIRKENAU où il avait monté son installation de radio. Vous étiez mises entre deux blocs et il y avait une radiation très courte sur le bas-ventre et dans le dos. Aussi, comme nous sommes passées une centaine, les premières ont eu une radiation très, très courte, les autres, une radiation un peu plus longue et ainsi de suite. Moi, j'ai eu une chance inespérée -je crois que chaque survivant a eu à un moment donné dans sa vie une chance inespérée- de passer dans les toutes premières et j'ai eu une radiation infime: pendant très longtemps, j'ai eu un carré de brûlure très distinct sur la peau devant et dans le dos mais, apparemment, les ovaires n'ont pas été touchés puisque j'ai eu des enfants!

Par contre, des jeunes Grecques de 15/16 ans qui sont passées à la fin ont subi des opérations et ont été carrément « ouvertes » pour voir les effets de la progression de ces radiations. Ces jeunes filles se sont donc retrouvées avec un ventre ouvert, avec une opération et en guise de pansements pour « refermer » -puisque'il n'y avait rien d'autre- c'était avec un genre de papier hygiénique-crêpon avec du collargol qui servait à tout! Inutile de vous parler de la mortalité de ces jeunes gamines de 15/16 ans!

Il y avait la cour à côté du Block 11 où les exécutions avaient lieu en masse: nos fenêtres étaient complètement barrées et obturées par des planches; mais les planches ont des noeuds! Avec le climat silésien, très chaud l'été et très très froid l'hiver, le bois joue! Et quand il y avait une exécution, mes amies et moi, avec une épingle, nous enlevions le noeud, on se relayait en faisant attention que personne n'entre dans la chambre, on les entendait monter car les chambres étaient en haut! On avait enlevé une planche tout à fait dans le fond du Block parce que vous vous rendez compte si on nous avait surpris à regarder les exécutions et les massacres! C'était un tir régulier, ce n'était pas un mitrailleur, c'était le coup de grâce systématique, très lent, très, très lent et nous voyions ces monceaux de cadavres aussitôt après! C'était émouvant parce qu'il y en a qui criaient: « Vive Staline ! » , d'autres : « Vive l'Union soviétique ! », d'autres : « Vive la Pologne ! » selon les exécutions... C'étaient des gens qui étaient amenés parce que le dossier de chaque Résistant qui arrivait à AUSCHWITZ « l'accompagnait ».!

Le Docteur Hadélaïde Hautval (matricule 31802) envoyée au block 10, pour assister le docteur Röder refuse de lui apporter son concours lors d'une opération. Elle devait mourir pour un tel acte. Elle n'a pu survivre que grâce à la solidarité d'une camarade qui, au revier, l'a échangée avec un cadavre, la faisant ainsi passer pour morte.

[A la Mémoire des enfants, des femmes et des hommes, de toutes nationalités victimes de la répression nazie, je vous remercie de bien vouloir observer une minute de silence.](#)



René Besse

Deuxième jour: Birkenau

Dans une baraque de quarantaine à Birkenau.

Témoignage de René Besse (matricule 45240), reformulé avec lui par Laurent Lafvève

Texte lu par Pierre Labate

Après l'appel, le chef de block vous prend en main. Alors que tapis dans vos niches, vous mangez votre toute première ration de pain. Un camarade du Havre, conseiller municipal, laisse tomber un peu de paille de sa couchette (...)

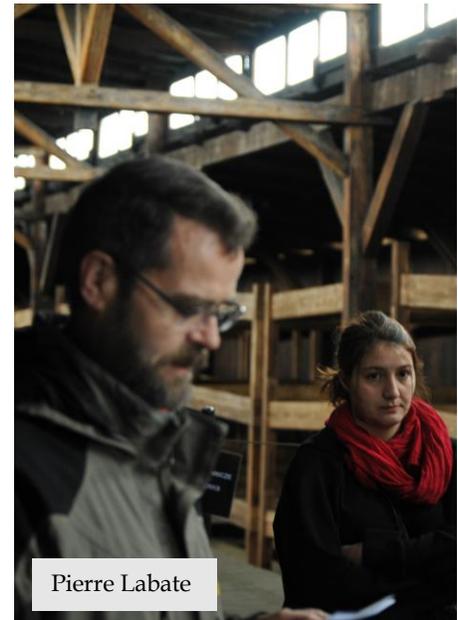
Il est dans une case en face de la tienne. Le chef de block l'appelle et le fait descendre de sa niche. Il exige que vous regardiez tous la scène allongés sur vos paillasses. Le chef déclare à la cantonade en faisant traduire par un Alsacien: je vais vous montrer comment on tue un homme; ça vous servira d'exemple. Il lui ordonne de se mettre à genoux et de poser la tête sur un tabouret, les mains dans le dos. Comble de sadisme, il exige que le prisonnier chante. Tu n'entends rien, ni les paroles de la chanson; tes sens sont comme anesthésiés. Le chef de bloc lève très haut un gros gourdin et lui fracasse la nuque. Votre camarade meurt en poussant un cri de bête. Vous voyez le crane de votre camarade s'ouvrir par derrière. Plusieurs poussent un cri en même temps que lui.

Puis le chef de block met en garde:

Attention, ce n'est qu'un exemple et il ajoute cette phrase que vous entendrez ensuite à tout bout de champ et traduite par le même Alsacien:

Vous êtes entrés par la porte, vous ressortirez tous par la cheminée.

Le camarade du Havre gît au sol. Le chef de block a décidé de le laisser là, à la vue de tous. Le silence règne. Vous êtes contraints de rester terrés dans vos niches. Vos gorges se serrent. Vous ne pouvez plus parler.



Pierre Labate

Fernand Devaux, ici présent a assisté à une scène quasi similaire avec l'emploi des mêmes mots, dans un autre block. Le 45000 assassiné était le jeune Clément Matheron.



Germaine Pican

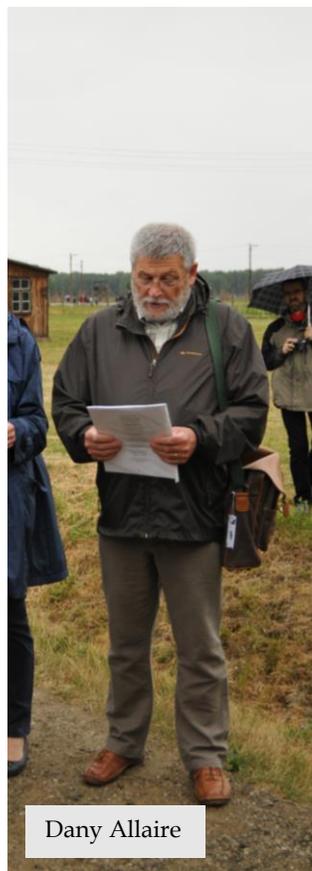
A l'entrée du camp des femmes

Témoignage de Germaine Pican (matricule 31679) Texte lu par Dany Allaire

A l'aube, les portes se sont ouvertes et ce furent des vociférations, des chiens qui hurlent, des gardiens qui crient, un bruit épouvantable qui nous faisait ouvrir les yeux et les oreilles: on n'en revenait pas! Alors, ils

ont vidé le train, jetant à terre toutes celles qui n'avaient pas retrouvé toutes leurs affaires qui étaient encore dans le train, qui n'avaient pas eu le temps de boucler leur valise. Ils jetaient tout ce monde par terre! Pas de sélection pour nous! Ils ont estimé que nous devions aller dans le camp, ensemble! Sur notre chemin, nous avons rencontré un kommando de travail, des Juives, mal habillées, en haillons, avec des chaussures mal assujetties aux pieds, mal attachées, chaussures qu'elles avaient la crainte de perdre dans la neige! Car il faut vous dire que, si l'on perdait ses chaussures, c'était fini, on était assurée de mourir! Elles étaient attentives et puis si lasses, si malheureuses, toutes voûtées, le visage violacé, des plaies aux jambes!

C'était quelque chose de pitoyable! Et ça nous a donné l'idée de ce que nous pouvions devenir, nous-mêmes, demain! Mais il fallait continuer, il fallait regagner le camp! Alors, nous nous sommes rassemblées avec une volonté de passer fièrement devant les Allemands! Devant les 2 rangées d'Allemands et de Kapos. Et à ce moment-on a entonné une Marseillaise formidable, et nous l'avons reprise à pleins poumons! Ah, c'était quelque



Dany Allaire

chose d'extraordinaire dans le camp! On en parlera longtemps de cette Marseillaise! (...) Devant les soldats, les S.S. qui nous attendaient, nous sommes passées très fières! Ils n'ont pas réagi, eux-mêmes sidérés d'une audace pareille! Oui, nous étions fières! Notre entrée a donc été remarquée. C'était bien la marque d'une décision de ne pas fléchir!

Madeleine Dissoubray



Témoignage de Madeleine Dissoubray (matricule 31660)

Texte lu par Claudine Ducastel

Quand on est arrivé à Auschwitz, je ne sais pas, moi ce que je garde d'Auschwitz, c'est... l'horreur de la découverte. C'était le moment où les commandos parlaient au travail. Je sais que j'ai vu passer des commandos avec des femmes qui avaient l'air tellement abattues...et puis, c'était cette odeur...nauséabonde...On n'arrive pas à le raconter, parce que on n'ose pas dire des mots. Et puis on a honte de...la saleté, de la déchéance physique que pouvaient apporter les maladies. On a honte de raconter cela. On ne peut pas le dire. Moi, je ne sais pas, je n'ai jamais réussi à le raconter. Je n'ai jamais réussi à raconter ce que j'ai vu et ce qui m'a frappée en entrant à Auschwitz. Je ne peux pas. Encore là, j'essayais de le dire et je m'arrête, je ne peux plus. Je sais que j'ai été horriblement choquée.

Et puis, on a chanté la Marseillaise. Quand j'ai entendu la Marseillaise, je me suis dit, il y en a qui sont dingues quand même. Chanter la Marseillaise dans un truc pareil? Qui va l'entendre et la comprendre? Et puis tout ce que l'on risque, c'est qu'on en tue quelques unes, enfin qu'on nous tue pour ça. Et puis bon je l'ai chantée aussi parce que je me suis dit, du moment qu'on la chante, faut la chanter. Puis finalement, je me dis que c'était bien.



Claudine Ducastel

Témoignage de Margita Schwalbovà, médecin tchèque déportée (in biographie de Marie-Claude Vaillant Couturier)

Texte lu par Romain Bazot Allaire

Un matin, à l'entrée du camp, paraissent trois cents nouvelles venues. De quel pays arrivaient-elles? Nous guettons attentivement. Soudain, notre respiration s'arrête, nos poings se serrent, nos yeux brillent: puissamment, au milieu de notre camp de mort s'élève La Marseillaise. " Allons enfants de la Patrie..." La main de ma voisine me serre la main ; nos lèvres tremblent : "Contre nous de la tyrannie..." Doucement, nos sangs se réveillent. Nous voulons mieux voir, mieux entendre, nous ouvrons nos fenêtres. " Aux armes citoyens...". Pour la première fois depuis longtemps, nous respirons profondément, avec un goût de liberté"



Romain Bazot-Allaire

Aux blocs 25 et 26 Dans le block

Marie-Claude Vaillant-Couturier

Témoignage de Marie Claude Vaillant Couturier (matricule 31685) au procès de Nuremberg.



Catherine Kamaroudis

Texte lu par

Catherine Kamaroudis

Un jour, une de nos compagnes, Annette Epaud, une belle jeune femme de trente ans, passant devant le bloc 25 eut pitié de ces femmes qui criaient du matin au soir, dans toutes les langues: " A boire, à boire, à boire, de l'eau". Elle est rentrée dans notre bloc chercher un peu de tisane, mais au moment où elle la passait par le grillage de la fenêtre, la Aufseherin l'a vue, l'a prise par le collet et l'a jetée au bloc 25.

Toute ma vie, je me souviendrai d'Annette Epaud. Deux jours après, montée sur le camion qui se dirigeait à la chambre à gaz, elle tenait contre elle une autre Française, la vieille Line Porcher, et au moment où le camion s'est ébranlé, elle nous a crié " Pensez à mon petit garçon, si vous rentrez en France". Puis elles se sont mises à chanter la Marseillaise. Dans le bloc 25, dans la cour, on voyait les rats, gros comme des chats, courir et ronger les cadavres et même s'attaquer aux mourantes, qui n'avaient plus la force de s'en débarrasser.



Charlotte Delbo

Devant le Revier?

**Texte de Charlotte Delbo (matricule 31661),
Une Connaissance Inutile,
à propos de Vittoria Daubeuf née Nemmi (31635)**

Texte lu par Lucile Dupont

C'est la dernière fois que je verrai Viva. J'ai de la mort une connaissance si exacte que je pourrai dire à quelle heure mourra Viva. Avant demain matin. C'est la dernière fois que je viendrai voir Viva au

Revier de Birkenau. Il faut que ce soit Viva pour que j'ai le coeur de retourner là-haut. C'est la dernière fois que je verrai Viva. Sans ses boucles je ne l'aurais pas reconnue. Que ses cheveux ont poussé! Comme elle aura souffert longtemps, Viva. Elle est là, sans vie déjà, sur les planches nues. Les planches puantes qui ont mis l'os à vif, à la pointe de son épaule. Elle avait de belles épaules, Viva. Sans ses cheveux, je ne l'aurais pas reconnue. La peau collée aux maxillaires, la peau collée aux orbites, la peau collée aux pommettes. Elle fait la peau fine, la mort. Fine et tendue, et d'une étrange transparence. Je dis doucement: «Viva. » Viva ne m'entend plus, ne me voit plus. Je prends sa main sans qu'en



Lucile Dupont

elle rien réponde, le plus petit tressaillement. Sa main est froide. La mort a déjà saisi sa main. Son pouls est loin, loin. La mort montera de sa main à ses yeux. D'ici demain matin. Demain matin, devant les rangs de l'appel, Viva passera sur la petite civière, avec les pieds qui dépassent, et la tête qui pend entre les brancards de la petite civière. Et peut-être que l'une de celles qui sont debout dans les rangs de l'appel et qui sait que sont tour est inscrit pour passer sur la petite civière, peut-être que l'une d'elle dira en voyant les belles boucles noires de Viva: « Elle a tenu longtemps, celle-là ». Tout un hiver, tout un printemps. Oui, elle aura lutté longtemps, Viva. Elle m'aura aidée longtemps. C'est la dernière fois que je verrai Viva. Aucune larme ne m'est venue. Il y a longtemps, longtemps que je n'ai plus de larmes.



Henri Marti

Au monument de Birkenau

Témoignage de Henri Marti (matricule 45842)

Texte lu par Josette Marti-Roze

A Birkenau j'appartenais au kommando "installateurs" et je faisais équipe avec Clément Coudert de Nancy et Cyrille Chaumette de Saint-Omer, lequel est mort là-bas. Un jour, notre travail nous a conduits aux chambres à gaz alors en plein fonctionnement, un lieu où les détenus du camp ne pénétraient jamais.

Sur place, nous avons rencontré un déporté parisien, Georges Bermann, du douzième arrondissement qui, au Sonderkommando, travaillait à l'évacuation des cadavres à la sortie des chambres à gaz. Il fut heureux de nous voir et de pouvoir s'entretenir un peu avec nous, car il vivait ici en reclus, sans contact avec le camp.

Je dois ici, rapporter le point le plus important de notre conversation. Georges Bermann parlait et je n'oublierai jamais ses paroles dites très calmement: "Aucun de ceux qui sont ici ne sortira vivant et je sais que mes jours sont comptés, je ne reverrai jamais Paris. Mais vous, qui êtes des "politiques", vous avez des chances de vous en sortir, en tout cas plus que nous qui n'en avons aucune. Alors je voudrais que vous ayez le coeur assez bien accroché pour regarder ce que je vais vous montrer. Plus tard, vous direz ce

que vous avez vu. Il faut que le monde sache. Ouvrez bien vos yeux et regardez". Alors, il nous conduisit à quelques pas de là, au moment précis où les deux portes des chambres à gaz s'ouvraient. Le gaz Zyklon-B venait de faire son oeuvre. Le spectacle, que nous avons supporté quelques instants à peine, était insoutenable, comme l'odeur qui régnait dans les locaux.



Josette Marti, Patrick Roze et Claudine Ducastel

Les cadavres nus de femmes, d'enfants, d'hommes encore chauds, flasques, glissaient de l'amoncellement consécutif, après l'effet du gaz, à l'entassement lors de l'entrée des vivants dans la chambre exigüe. Je dois dire que si j'ai le courage de relater cela de vive voix et ce n'est pas la première fois que je m'y contrains, je n'ai jamais eu la force de l'écrire, de le décrire comme je viens de le faire. Georges Bermann, comme il l'avait prévu, y est resté. Je pense à lui souvent et à sa recommandation.

Témoignage de Clément Coudert (matricule 45402)

Texte lu par Patrick Roze

On travaillait près du camp des Tziganes. Un soir (la date je ne m'en rappelle plus) nous les avons quittés. Le lendemain, le camp était vide. Ils avaient été gazés dans la nuit.

Témoignage de René Maquenhén (matricule 45826)

Texte lu par Patrick Roze

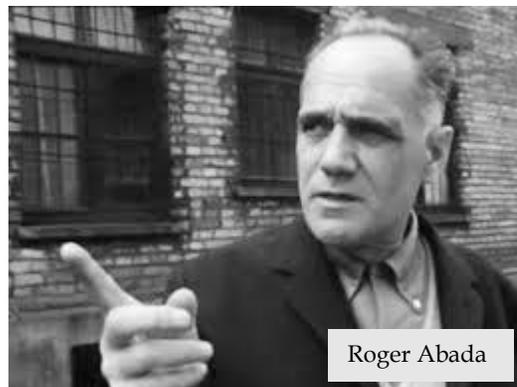
L'extermination des juifs hongrois s'effectua dans des conditions dont l'horreur ébranla jusqu'aux déportés les plus aguerris. Pendant la période d'extermination, la chambre à gaz n'était plus assez grande pour ces arrivages abondants. Ils eurent le sadisme de mettre de côté les enfants de moins de 10 ans et, à l'aide de chiens, de les mener directement à la fosse. Les derniers, pour ne pas être mordus, poussèrent ceux qui se trouvaient

devant et tombèrent dans la fosse en flammes. Les derniers, restés cloués à terre plutôt que d'aller dans les flammes, étaient empoignés par les SS qui les jetaient dedans malgré leurs cris, et cela tout vivants.

Témoignage de Roger Abada (matricule 45157)

Texte lu par Patrick Roze

Les 45000 s'organisent pour venir en aide aux 31 000 et cherchent par quel moyen les contacter au camp des femmes, en principe inaccessible aux hommes: il fallait pour cela -explique Roger Abada- intégrer un de nos hommes dans un kommando de jardinage qui travaillait dans les parages. L'organisation joua. Ce fut notre camarade Garnier qui devint pour la circonstance jardinier et établit la liaison entre nous et nos compatriotes.



Roger Abada

Témoignage de Marie Elsa Cohen (matricule 31687)

Texte lu par Claudine Ducastel

Eugène Garnier, entre autres tâches, avait été chargé de faire la liaison entre l'organisation internationale et les deux kommandos de femmes de Raisko, kommando de jardinage et d'études du Koksaghyz, variété de pissenlit contenant du caoutchouc. Je le vois encore le matin à l'arrivée de son kommando qui venait tous les jours aux serres.

Pendant que le kapo des hommes faisait l'appel avant le travail, nous regardions à la dérobée par une fenêtre du laboratoire: Eugène se mettait toujours dans la rangée de devant et d'un clin d'œil, il nous faisait comprendre qu'il avait "quelque chose" pour nous.

Ce quelque chose, il l'apportait pour nous au péril de sa vie: Eugène ne se contentait pas de nous transmettre les consignes de l'organisation internationale quand l'une de nous réussissait à le rencontrer furtivement, ni de discuter avec lucidité de la situation politique, mais il se considérait comme responsable de chacune de nous, de notre santé, de notre moral. Chaque



Marie Elsa Cohen
et Madeleine Odru

jour c'était lui qui nous apportait le Völkischer Beobachter qu'il était interdit de faire entrer dans le camp des femmes: la lecture du communiqué, dans la teneur était diffusée dans les deux kommandos, était le meilleur des toniques: nous voyions sous le verbiage stratégique, reculer les troupes d'Hitler sur le front de l'Est.

Devant ce monument qui symbolise la Mémoire de tous ceux qui ont été exterminés ou exécutés à Auschwitz-Birkenau et à la Mémoire de toutes les victimes du nazisme, je vous remercie de bien vouloir observer une minute de silence.

Vers les marais

Charlotte Delbo, Aucun de nous ne reviendra

Texte lu par Catherine Kamaroudis

Les marais. La plaine couverte de marais. Les marais à l'infini. La plaine glacée à l'infini.

Nous sommes attentives qu'à nos pieds. De marcher en rangs crée une sorte d'obsession. On regarde toujours les pieds qui vont devant soit. Vous avez ces pieds qui avancent, pesamment, avancent devant vous, ces pieds que vous évitez et que vous ne rattrapez jamais, ces pieds qui précèdent toujours les vôtres, toujours, même la nuit dans un cauchemar de piétinement, ces pieds qui vous fascinent à tel point que vous les verriez encore, si vous étiez au premier rang, ces pieds nus parce qu'on lui a volé ces chaussures, ces pieds nus qui vont dans le verglas ou la boue, ces pieds nus, nus dans la neige, ces pieds torturés que vous voudriez ne plus voir, ces pieds pitoyables que vous craignez de heurter, vous tourmentent jusqu'au malaise. Parfois, un sabot quitte un pied, échoue devant vous, vous gêne comme une mouche en été. Vous n'arrêtez pas pour ce sabot que l'autre se baisse pour ramasser. Il faut marcher. Vous marchez. Et vous dépassez la traînarde, qui est rejetée hors du rang sur le bas-côté de la route, qui court pour rattraper sa place et ne distingue plus ses compagnes, maintenant engloutie dans le flot des autres, et du regard cherche leurs pieds, car elle sait les identifier aux godasses. Vous marchez. Vous marchez dans la plaine couverte de marais. Les marais jusqu'à l'horizon. Dans la plaine sans bord, la plaine glacée. Vous marchez.